

L'analyse avec fin

« Oui... faites une analyse, mais sortez-en ! », ce sont sur ces mots de Henry Ey que l'ouvrage de Jean-Louis Baldacci, *L'analyse avec fin* paru dans *La Petite Bibliothèque de Psychanalyse*, nous invite à une réflexion riche par les ouvertures et questions qu'elle propose. Plus qu'au traitement c'est bien à la méthode, à ses mécanismes, à ses enjeux que Jean-Louis Baldacci nous invite à réfléchir. Il ne s'agit assurément pas de la fixer par le biais d'une description mais de tenter d'en saisir les mouvements, la dynamique interne. De façon remarquable, l'auteur nous fait part de moments cliniques pour en déployer toutes les facettes, et en montrer, au plus près, la dynamique transférentielle.

L'auteur ne lâche jamais son objet, l'analyse. De son engagement à sa sortie, de ses conditions de réalisation à ses contre-indications, de ses enjeux à ses pièges. Comment maintenir, tenir, permettre qu'advienne « l'équilibre du jeu psychanalytique de la suggestion et de l'interprétation, de la séduction et du refus » ?

La question de la fin de l'analyse est interrogée avec celle de l'engagement, du consentement au traitement, « consentir à un travail analytique serait consentir à un long travail de deuil qui, de part et d'autre, va imposer une série de renoncement ». Le plaisir éprouvé dans la rencontre avec une parole vraie, plaisir de nature sublimatoire, permettrait d'emporter le consentement, de l'éclairer. Ainsi, le « consentement libre et éclairé » prend forme dans l'engagement « à se séparer un jour par consentement mutuel. » Tout au long de la réflexion, l'enjeu paraît bien être celui de l'équilibriste afin de maintenir « l'ambiguïté structurelle du transfert pour chercher une ouverture, un entre-deux, ni complètement du côté objectal, ni complètement du côté narcissique ». Il s'agirait de maintenir l'équilibre entre paradoxes afin d'ouvrir des possibles. Les paradoxes sont au cœur de la situation, ils participent de l'offre analytique, « en effet, la psychanalyse utilise techniquement l'aliénation qu'elle propose grâce au transfert pour mieux la réduire » par le biais de l'interprétation ou « l'art de la suggestion contre la suggestion ». Jean-Louis Baldacci, tout au long de sa réflexion, tel l'analyste, travaille les paradoxes, les antagonismes, ceux du transfert, du contre-transfert, de l'engagement dans l'analyse, des enjeux de la rencontre analytique ou encore du devenir analyste. Si le jeu analytique est parfois risqué, quand le traitement devient le symptôme et l'analyse interminable, il est aussi une voie vers le plaisir sublimatoire sans que celui-ci puisse être son but, insiste l'auteur. Dans le cas contraire, la seule issue à l'aliénation de transfert serait « devenir analyste », soit « une pure et simple dérivation sur la psychanalyse ». Cette question ouvre sur celle du contre-transfert qui « se déploie selon les deux faces du transfert », entre « excès de la relation de personne à personne », trop de réel et « impersonnalisation excessive de la méthode », entre « transfert personnalisé » et « transfert sur la psychanalyse ».

« Le contre-transfert se trouve ainsi intimement lié aux problématiques de l'interprétation et de la tiercéité ». Jean-Louis Baldacci en s'appuyant sur plusieurs exemples pour nourrir son propos - Sabina Spielrein, analysée par Jung, Freud et le traitement de la jeune fille homosexuelle ou encore Margareth Little et ses analystes -, différencie avec précision les interprétations sur les processus psychiques et les interprétations du transfert. Les premières, en permettant d'ouvrir « sur le partage possible du transfert sur la psychanalyse », ont une fonction tiercéisante nécessaire qui doit être équilibrée par les secondes. Cet équilibre des deux faces du transfert « s'accompagne bien d'un plaisir sublimatoire, mais celui-ci est la conséquence du jeu analytique et non un but recherché ».

La question du tiers, de la nécessaire triangulation qui « renvoie à la conflictualité oedipienne », est appréhendée à partir de la consultation analytique et de l'expérience clinique de l'auteur au centre Jean-Favreau. Si, dans la cure type, la triangulation peut et doit rester une référence intersubjective, pour certains sujets l'objectivation de la triangulation est nécessaire. La rencontre analytique

permet alors « d'évaluer la fonctionnalité de la référence tierce » et d'envisager une indication ou contre-indication. L'histoire de Psyché, reçue en consultation, permet à l'auteur d'illustrer cette délicate question de l'indication relative au danger de l'analyse. Il est difficile de traduire, transcrire la qualité de l'écriture de l'auteur quand il s'agit de faire part de la dynamique transférentielle, écriture qui nous emmène au cœur de l'analyse en mouvement entre l'analyste et son patient, écriture rare et remarquable. Jean-Louis Baldacci nous parle de son travail d'analyste, comment il écoute, il entend, il rencontre, il construit, il interprète en détaillant avec précision et finesse ses propres mouvements, les effets en lui des paroles entendues, ceux du patient, les effets de ses mots sur/en l'autre. « L'exemple de Psyché nous permet de comprendre le caractère risqué d'un travail psychanalytique qui a pour projet de la séparer de la tutelle de l'imaginaire » avec laquelle elle entretient des « relations sexualisées de nature sado-masochiste ».

« Sans ces figures, sans ces personnages » le risque est l'effondrement. Ici, écrit Jean-Louis Baldacci, un renoncement partagé, aux objets primaires, à la séduction permet le passage de l'imaginaire à la fonction paternelle, permet la séparation des instances moi/surmoi. « Ce passage en cours de consultation revient à dire que le traitement psychanalytique ne sera pas interminable, que le patient a initialement la possibilité d'envisager une fin ». Psyché s'engagera dans un traitement en face-à-face, indication de cadre la plus adéquate lui permettant de « soutenir le processus de désidéalisation et éviter la reprise d'une relation exclusive, et peut-être passionnelle, avec l'objet de transfert ».

« Trouver la bonne personne » du côté du patient, « l'analyse et rien d'autre », voire « avec personne d'autre que moi » du côté de l'analyste, deux figures cliniques de la rencontre qui révèlent, chez les deux protagonistes, « les risques d'une fixation hypnotique de personne à personne et d'une analyse interminable ». Ici, la parole devient dangereuse, elle pourrait confronter à ce qui nécessite d'être tenu secret et qui pourtant entrave la rencontre du sujet avec son désir. Penser peut faire peur, écrit l'auteur qui s'interroge : la phobie de la pensée ne serait-elle pas liée « à l'échec de pouvoir penser la phobie » ?

Et le recours à l'agir, le passage par le corps, « serait la conséquence de cet échec et un moyen pour essayer malgré tout d'y parvenir ». Si « parler c'est trahir, c'est aussi la condition pour se dégager de l'emprise de l'objet », « parler c'est le prix de la liberté ».